L'ÂME AU POING

PATRICK ROTMAN

L'ÂME AU POING

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VIe*

ISBN 2-02-062173-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Charlotte
qui sait pourquoi...

–1–

MAI 1948. PARIS

Édith Piaf sourit, les yeux au ciel, les mains en offrande. La silhouette fragile se détache sur le fond blanc de l'affiche. De l'autre côté de la rue, le néon du bar clignote et jette par saccades une lueur rouge qui empourpre le visage gracile. Paul aspire une longue bouffée de sa cigarette et prend le temps de lire :

RÉCITAL
Théâtre de l'Étoile. 3 au 27 mai 1948

Paul envoie le mégot rouler sur le pavé mouillé.

Enfin, il se décide, traverse la chaussée glissante. « Chez Éva », les lettres de l'enseigne se reflètent dans la vitre de la porte. Paul hésite. À travers l'étoffe de sa canadienne, il palpe la crosse de son arme puis entre. La semi-pénombre de la salle, trouée par le halo jaunâtre d'appliques cuivrées, le surprend. Il promène ses yeux sur le décor banal d'un bar de nuit à Pigalle. Du velours rouge, fatigué, tapisse les murs. Dans les recoins qu'il distingue mal, des hommes seuls attendent en buvant

qu'une des filles qui jacassent au bar s'intéresse à eux. Une chanson de Fréhel s'échappe d'un électrophone en acajou posé sur une petite table basse... Paul s'approche du comptoir. Deux filles grimpées sur des tabourets penchent la tête vers lui. Paul commande un café. Le barman prend l'air choqué. À cette heure, on ne sert que de l'alcool. Les deux filles détournent le regard. Ce jeune type attifé comme un provincial n'a pas l'air d'avoir les poches pleines...

Du fond de la salle proviennent des éclats de voix. Trois hommes, affalés dans des fauteuils en cuir, parlent haut. Ils semblent fêter la promotion de l'un d'entre eux. Paul les fixe. Le plus âgé, dont il n'aperçoit que le profil, est Rodier. Il porte toujours le même chapeau vissé sur la tête. Rodier sort de sa poche une boîte qu'il ouvre. Il montre le contenu aux deux autres qui s'esclaffent. L'un d'eux donne une grande claque dans le dos de Rodier qui laisse tomber la boîte. Elle roule à terre tandis qu'une médaille s'en échappe. Les rires redoublent. C'est alors qu'une femme à l'éclatante chevelure blonde arrive d'une arrière-salle. Elle porte une longue robe noire qui tombe jusqu'aux chevilles et dessine un corps mince, juvénile. Elle tient un plateau sur lequel trônent une bouteille de champagne et quatre coupes. Elle pose le plateau sur la table de Rodier, remplit les verres. Rodier se lève et porte un toast. Paul s'est figé. Il a le regard fixe, hypnotisé par la Blonde.

Je l'ai tout de suite reconnue à sa chevelure flamboyante. C'était bien elle. Elle avait troqué ses fringues élimées pour

une tenue qui ne laissait guère de doute sur ses activités de tenancière de bar à filles. En cinq ans, la petite Éva en avait fait du chemin. Mais elle était arrivée au bout. J'étais venu pour la tuer.

Par hasard, c'était le jour où Rodier fêtait une décoration. Les voir ensemble en train de trinquer m'était insupportable. Pendant quelques instants, je me suis demandé si je devais le descendre aussi.

Paul se lève et fait quelques pas en direction du groupe. Sa main est plongée à l'intérieur de sa canadienne en un geste qui lui fut familier.

La femme blonde tourne la tête vers Paul. Elle le regarde sans le voir.

Nos regards se sont croisés. Elle ne m'a pas reconnu. Cinq ans avaient passé. Le jeune garçon d'autrefois était devenu un homme...

La Blonde lève son verre en direction de Rodier. Ils boivent.

Dans la poche intérieure, la main de Paul a saisi la crosse. Il respire profondément, fait un pas vers le groupe. Dans son visage d'une absolue fixité, les yeux ont la noirceur de bouches à feu.

–2–

Batelard a tourné la page. La suivante est blanche. Il a levé ses yeux bleus, un peu globuleux, vers moi.

– C'est tout ?

– Je n'ai écrit que le prégénérique...

– Alors, il la tue ou pas ?

– Pour le savoir, il faut attendre la fin.

J'expliquai à Batelard que tout le film était un vaste retour en arrière au cours duquel le spectateur découvrirait pourquoi ce jeune homme voulait tuer cette jeune femme tenancière de bar dans le Paris de l'après-guerre...

– C'est casse-gueule comme procédé.

La voix traînante de Batelard interrompit ma démonstration à peine ébauchée. Il me parlait tout en surveillant la salle du restaurant où il m'avait convié. Chez Francis, place de l'Alma, était la cantine et le quartier général de Batelard qui avait ses bureaux à deux pas. Agent, imprésario, intermédiaire, Christian Batelard était une éminence grise du cinéma français. Les arcanes du milieu n'avaient pas de secrets pour lui. Tout le monde le connaissait et il connaissait presque tout le monde. Avant les autres, il était informé des projets quand il

n'était pas à leur origine. Peu de films se montaient sans qu'il soit consulté. Producteurs, vedettes, metteurs en scène sollicitaient son avis qu'il donnait sans barguigner.

Batelard piqua une coquille Saint-Jacques du bout de sa fourchette, la tint en l'air un moment comme un trophée tandis que son regard parcourait les tables voisines. Il répondit au salut d'un responsable de télévision qui de loin fit signe qu'il allait l'appeler... Un peu de sauce tomba sur sa chemise que ballonnait un ventre rebondi. Il enfourna la coquille.

– Le coup du flash-back, c'est pas nouveau.

– Ce n'est pas nouveau mais efficace. Les Américains n'ont pas peur d'utiliser les vieilles recettes.

Batelard soupira, les yeux au plafond : « T'es pas à Hollywood, coco. » Je savais. Je n'étais pas Spielberg même si j'avais signé quelques films remarqués par la critique et que le public n'avait pas boudés.

– Tu te souviens d'*À bout portant* de Don Siegel ?

Batelard n'hésita pas. Sa culture cinématographique était encyclopédique.

– Le dernier film où Reagan joue avant d'abandonner sa carrière d'acteur ?

– Ça se discute.

– Non, non, c'est bien son dernier film.

– Ça se discute qu'il ait abandonné le métier de comédien.

Batelard sourit, avala une lampée de chablis avec un bruit de déglutition. J'attendis qu'il ait reposé son verre.

– Au début du film, deux tueurs viennent dans un orphelinat descendre un professeur joué par Cassavetes. Celui-ci les voit arriver et il ne cherche pas à fuir. Dans le train, au retour, le plus vieux des deux tueurs, incarné par Lee Marvin, demande à l'autre s'il a déjà vu un homme se laisser tuer. Marvin veut comprendre l'énigme : tout le film est fait de la quête de la réponse.

Batelard avala encore une coquille. Une autre goutte de sauce atterrit sur la chemise et, la bouche encore pleine, il réussit à articuler :

– En trois mots, c'est quoi ton histoire ?

– L'histoire d'une jeune type qui choisit sa manière de mourir. Il veut...

Le portable de Batelard chantonna. Il répondit en s'excusant d'un geste. De l'appareil s'échappait un flot de paroles indistinctes que Batelard écoutait, le visage étrangement concentré. De temps à autre, il risquait un mot, et puis, vite submergé, il renonça. Le monologue furieux dura longtemps. J'eus le temps d'observer les convives des tables avoisinantes. Je connaissais quelques têtes qui traînaient dans le milieu depuis des années, toujours entre deux projets mort-nés, deux verres, deux idées fumeuses qui justifiaient à leurs yeux un déjeuner avec une des sommités de la place. C'était l'heure des cigares. Batelard raccrocha.

– C'est Béatrice. Elle a des problèmes avec sa maquilleuse.

Il soupira :

– Mon portable, c'est le bureau des pleurs.

Je compatis. Il se resservit du chablis et retourna la bouteille vide dans le seau où la glace avait fondu.

– Tu connais *L'Affiche rouge* ?

Il hocha la tête :

– La chanson de Ferré.

– Avant d'être une chanson de Ferré, ce fut un poème d'Aragon, et avant d'être un poème d'Aragon, une affiche concoctée par la *Propagandastaffel* pour discréditer la Résistance. Des visages blafards de jeunes gens, juifs pour la plupart, saisis quelques heures avant le poteau, des étrangers qui avaient choisi de se battre et de mourir ici. Ils ont fait sauter des trains, ils ont attaqué des convois allemands, des locaux de la Wehrmacht avec des armes dérisoires, en plein Paris. Vingt-trois de ces jeunes partisans ont été fusillés le 21 février 1944, cela fait juste cinquante ans. Mon film s'inspire de cette histoire, mais mon héros est imaginaire.

– C'est vachement intéressant.

« Vachement » était son mot fétiche qu'il assortissait presque à chaque phrase.

– Seulement, coco, ça ne va pas être de la tarte. La guerre, aujourd'hui tout le monde s'en fout. Monter un film sur des juifs polonais qui flinguent des Allemands en 1942, va falloir ramer.

Je connaissais le refrain par cœur, qui revenait comme une antienne depuis que je m'étais mis en tête de faire un film sur ce sujet. Batelard poursuivait, montrant la salle :

– Regarde autour de toi. Regarde leurs tronches. Les fameux décideurs du cinéma français. Ils pataugent dans

le glauque, toujours partants pour les voyages autour de mon nombril, filmés dans une chambre sordide où une nana se gratte son crâne rasé en se demandant pendant une heure et demie si elle va s'envoyer en l'air avec l'ex-taulard séropo aux bras comme des passoires.

Batelard interrompit sa tirade pour embrasser une comédienne qui avait fait un vaste détour dans le restaurant pour passer à portée de main.

– Ça va ma chérie ? Tu connais Patrick Versau.

Je saluai de la tête. La fille s'accrochait. Elle avait entendu dire que Leconte cherchait une actrice dans son genre pour son prochain film. J'admirai le talent de Batelard pour l'esquive. Enfin elle s'éloigna.

– Elle se prend pour Sophie Marceau, celle-là. Elle s'imagine quoi ?

Il laissa sa phrase en l'air.

– Tu as sans doute raison. Les spectateurs de quinze ans qui remplissent les salles des multiplexes, ils s'en foutent des vieilles histoires de gendarmes et voleurs pendant l'Occupation. Mais mon film touche à l'universel. C'est un film sur la révolte, sur le refus d'accepter l'ordre des choses, c'est un appel à la rébellion contre l'injustice, l'intolérable.

Je m'étais échauffé, tentant de plaquer de mornes mots sur des sensations, des images. Batelard me regardait avec gravité.

– Tout le monde peut comprendre le ressort dramatique. Mon héros descend des Allemands parce qu'on tue les siens. Il sait qu'au bout, il mourra mais il préfère finir

un flingue à la main sur le pavé qu'au fond d'un camp. C'est une histoire de toute éternité.

– Mais il a existé, ton bonhomme ?

– Qu'importe. Tout est vrai et tout est inventé. J'ai rencontré des survivants de ce groupe, j'ai filmé leurs témoignages avec ma petite caméra, des heures et des heures de bandes. J'ai fait des recherches, j'ai retrouvé les dossiers de police, les rapports de filatures, j'ai une caisse d'archives chez moi. Tu sais ce que disait Truffaut : « Dans tout grand film, il y a un grand documentaire. » Je ne sais pas si ce sera un grand film, mais le fond historique est réel. À partir de là, je construis une fiction. C'est mieux que vrai, vraisemblable. La vérité, qui la connaît ? Ça n'existe pas, la vérité.

Le portable de Batelard grésilla à nouveau. Tandis qu'il répondait, je regardais la place de l'Alma. Une touriste américaine en short achetait *Times* au kiosque. Un autobus s'engagea sur le pont : à l'arrière du véhicule, l'affiche d'un film avec Depardieu rapetissa peu à peu.

Je fermai les yeux un instant, le temps de m'immerger dans mes obsessions, un demi-siècle en arrière, le temps que l'autobus de la RATP se transforme en camion allemand, que des vélos-taxis envahissent la chaussée, que des uniformes vert-de-gris s'incrustent dans le décor et que les panneaux indicateurs se chargent de lettres gothiques.

– C'est Gérard. Il a des problèmes avec le chef-op. Il s'obstine à prendre son mauvais profil...

Je hochai la tête, compréhensif. Le métier d'agent n'était pas une sinécure. Batelard dans son genre était un artiste, capable de trouver les mots justes pour panser les écorchures des ego. Je lui montrai l'entrée du pont.

– À cet endroit précis, en juin 1942, un camion allemand a été attaqué par un groupe de partisans. En fait de groupe, ils étaient trois. L'un a lancé la grenade, les deux autres étaient en couverture, au coin de l'avenue. On a relevé sept morts dans le camion qui a pris feu.

Batelard tendait le cou, cherchant à voir, comme si la scène que je lui décrivais se déroulait toujours.

– Et les gars ont réussi à s'échapper ?

– Le tireur a disparu dans l'avenue Montaigne. Les deux en protection sont partis sur les quais.

Batelard s'épongea le front.

– Comment sais-tu tout cela ?

J'attendis un instant avant de répondre.

– Je ne sais rien du tout. Je viens de l'inventer. Cet attentat s'est peut-être produit, sans doute pas. En tout cas pas là, à cet endroit. Mais des actions de ce type, on en compte des dizaines, réglées sur le même scénario. Par exemple, un groupe a fait sauter une batterie de DCA sur ce pont. Ça c'est vrai. J'ai le rapport de police. Mais je ne sais pas où les gars étaient postés, comment ils étaient habillés, si celui qui a allumé la mèche de la grenade s'est servi de sa cigarette, s'il a eu peur au moment de lancer la grenade, par où il s'est enfui. Pourtant si je mets cette scène dans le film, on verra tous ces détails. Entre le vrai et le faux, le réel et l'imaginaire, on a parfois du mal à tracer la frontière.

Batelard héla un serveur, régla l'addition. Il me promit de m'aider. Il fallait que je le tienne au courant de l'avancée du scénario. On se sépara sur le trottoir. Je le regardai s'éloigner son portable collé à l'oreille...

–3–

25 MAI 1942. PISCINE DE PANTIN

Tourbillons sous l'eau. Des bulles, des masses d'eau qui chahutent. Des mouvements filmés de si près qu'ils en deviennent confus, difficiles à discerner. Peu à peu, la caméra s'éloigne, l'image se clarifie. On perçoit des jambes qui frappent avec la régularité d'un métronome, une main tendue comme une raquette, un bras qui fait effort. On devine, filmé par en dessous, un corps musclé qui fend l'eau en un crawl puissant. Le nageur bascule au virage le long de la paroi de céramique blanche et repart dans l'autre sens, silhouette sombre qui se découpe sur la lumière du jour.

Voix off :

Sacha aimait l'eau, le contact de l'eau. Il aimait se mesurer à elle, la pétrir, la travailler. Il aimait le corps à corps avec l'eau. La guerre n'avait pas interrompu son entraînement. Trois fois par semaine, il nageait à la piscine des Tourelles.

La main frappe la paroi. La tête du nageur surgit. C'est celle d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, le visage carré, la mâchoire puissante, les yeux gris-bleu.

Le nageur regarde vers le bord où un adolescent d'une quinzaine d'années se penche vers le bassin. Le garçon, Paul, tient une montre à la main et il brandit le pouce en signe de victoire.

Voix off :

Sacha m'emmenait pour que je le chronomètre. C'était un honneur pour moi d'accompagner mon grand frère. Il voulait toujours battre son propre record, aller plus vite, comme si les limites n'existaient pas. Sa vie entière était une course, une course contre lui-même. Sacha n'avait pas encore vingt ans. Il lui restait vingt mois à vivre. (Garder cette voix off ?)

Sacha est sorti de la piscine. Il a saisi une serviette et frictionne son abondante chevelure blonde. Paul lui tend la montre que Sacha accroche à son poignet. Il donne une bourrade affectueuse à son jeune frère, l'enlace par les épaules. Tous les deux s'éloignent vers les vestiaires.

J'ai relu sur l'écran de l'ordinateur ce que je venais d'écrire. Puis j'ai attrapé la grosse chemise cartonnée sur laquelle était écrit au feutre rouge « L'âme au poing ». J'ai ouvert le dossier et cherché à l'intérieur les notes prises lors de ma rencontre avec Paul Altberg.

Je l'avais retrouvé sans difficulté par le Minitel. Au téléphone, il n'avait montré aucune surprise et m'avait donné rendez-vous à son magasin rue d'Aboukir. À l'adresse indiquée, un panneau : « Altberg Vêtements en

gros » surmontait une vitrine où s'entassaient en un beau désordre des piles de manteaux et de costumes.

– Vous voyez, j'ai réussi.

Ce furent ses premiers mots en m'accueillant dans son bureau encombré de paperasses. Paul Altberg était grand, corpulent. Ses cheveux grisonnants plaqués en arrière étaient aussi drus que sur les photos que j'avais pu me procurer. Il débarrassa un fauteuil dans lequel je m'assis, face à lui.

– Ma petite entreprise marche bien, j'ai douze employés, je travaille dix heures par jour, six jours sur sept. J'ai un appartement dans le Marais, une maison à Trouville, un chalet à Megève. La belle vie, pour un survivant. J'ai même une Mercedes, vous vous rendez compte, un ancien de Buchenwald, avec une voiture allemande, la même marque que celles...

Il s'interrompit, releva la manche de sa veste qui laissa apparaître le matricule gravé dans la peau. Il sourit. Au-dessus de sa tête, sur une photo jaunie par les années, le même sourire fendu d'une oreille à l'autre répété quatre fois : la famille Altberg au complet, le père, la mère, Sacha et Paul. Les hommes sont en costume et portent la cravate. Le père et les fils ont la même coiffure plaquée en arrière, la même lueur d'espoir dans les yeux. La famille Altberg sourit à l'objectif, heureuse. Mon regard court de l'adolescent au vieil homme, cherchant à retrou-

ver, sous les traits empâtés, le visage d'autrefois. Paul Altberg a surpris le mouvement de mes yeux.

– C'était avant la guerre, un dimanche en juin 1938. Nos parents nous avaient emmenés sur les Grands Boulevards. C'est un photographe qui a pris ce cliché. Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était place de l'Opéra. On venait de manger une glace au café de la Paix. Sacha avait quinze ans et moi onze.

Il fouille dans un tiroir, sort un carton à chaussures qu'il ouvre. Il est empli de photos, de vieux papiers, de journaux. Il soupire avec un sourire triste :

– Toute une vie tient dans une boîte de godasses.

– Je n'ai pas de souvenir de Varsovie, presque pas. J'avais cinq ans lorsque je suis arrivé en France avec ma mère et mon frère. C'était en 1932. On avait traversé l'Allemagne en train, tassés dans un compartiment. À chaque gare, les oriflammes, les SA, la musique. J'avais peur et je me serrais contre ma mère. À la gare de l'Est, mon père nous attendait. J'avais oublié son visage, il était parti depuis un an. Il portait un grand manteau, trop long pour lui. Lorsque j'ai voulu lui prendre la main, il a fallu que je cherche à l'intérieur de la manche le contact de ses doigts. Le bas des manches était élimé, je ne sais pourquoi cette vision s'est fixée en moi, ces manches élimées juste à la hauteur de mes yeux.

Mon père n'avait pas perdu de temps, il avait fait venir de Pologne quelques machines à tricoter et loué au fond d'une cour un trois pièces sombre où le soleil n'entrait jamais. L'atelier occupait la plus grande pièce. Une autre

servait de salle à manger le jour et de chambre la nuit pour Sacha et moi. Il y avait encore un minuscule appentis pour mes parents. Nous avons vécu là plusieurs années. Le soir, on parlait yiddish mais, à l'école communale, nous avons appris très vite le français. Sacha s'est débarrassé de son accent polonais. Il lisait tout le temps. Il avait en permanence un livre à la main dont il soulignait des passages. Souvent, le soir, il me lisait à voix haute des passages de *Quatre-vingt-treize*. Ce fut ma découverte de Victor Hugo.

J'ai appuyé sur la touche pause. Le visage de Paul Altberg s'est figé, la bouche arrondie sur le O de Hugo. À la deuxième rencontre, je lui avais demandé l'autorisation de le filmer sans savoir très bien ce que je ferais de tous ces enregistrements. Il avait sacrifié trois dimanches de suite pour se raconter. Ses souvenirs semblaient surgir sans effort des profondeurs de son cerveau, comme s'il me racontait ses dernières vacances. Un demi-siècle s'était écoulé, mais la litanie des années n'avait pas recouvert ces instantanés d'une jeunesse qui semblait gravée si près des lèvres. Paul Altberg parlait d'une voix sourde, d'un ton égal, en réfrénant une émotion que trahissaient parfois le battement accentué des paupières ou le tremblement des mains lorsqu'il allumait une cigarette. Devant l'œil de la caméra fixée sur un pied, il parla du patronage juif où il se rendait avec son frère le jeudi dans un local du faubourg Saint-Antoine. Les animateurs étaient communistes et ils apprenaient aux jeunes juifs émigrés l'ABC du marxisme, les rudiments

de l'histoire de la révolution d'Octobre. Sacha, qui à cette époque avait quinze ans, se mêlait aux discussions aussi passionnées qu'interminables sur la question juive, l'antisémitisme. À ceux qui parlaient de construire une patrie juive en Palestine, il rétorquait que la révolution socialiste réglerait définitivement la question. En URSS, toutes les races et toutes les religions ne vivaient-elles pas en harmonie, avec les mêmes droits ? C'est à cette époque que Sacha s'est mis à lire Lénine avec le même sérieux qu'il faisait en toute chose. Il cochait des passages, les recopiait sur des morceaux de papier qu'il collait un peu partout dans la maison, au grand dam du père Altberg.

– Notre père voyait d'un très mauvais œil la politisation de Sacha. Le soir, à table, la conversation devenait vite violente. Il lui reprochait de ne plus lire que des brochures de propagande du Parti communiste au lieu d'étudier les grands auteurs français comme Zola. Il le traitait de naïf : en Union soviétique, l'antisémitisme était toujours aussi fort, la révolution n'avait rien résolu. Sacha s'énervait, citait une plaquette de Joseph Staline sur la question nationale qu'il avait annotée. La vérité est que mes parents restaient des juifs polonais marqués par leur histoire, ils ne parlaient pas français et vivaient dans le milieu des immigrés. Sacha, et moi dans son sillage, nous devenions des petits Français de plus en plus intégrés. Notre judaïté était le moyen de nourrir notre exemplarité, la justification de notre engagement politique.

Paul Altberg s'interrompit. Il chercha dans des documents étalés devant lui, pour en extraire une photo qu'il me tendit. Sacha posait en tenue de gymnaste. Son maillot de corps blanc faisait apparaître des épaules de colosse, des biceps saillants, des pectoraux proéminents... Je retournai la photo. Au dos, une main avait écrit : Concours FSGT 1938.

– Le sport, c'était la passion de mon frère, à égalité avec la lecture. Il pratiquait la gymnastique et la natation. Je l'accompagnais le soir rue d'Angoulême au Yask, le club ouvrier juif. C'était grand, avec des portiques, des barres et des anneaux. Sacha, qui avait beaucoup de force dans les bras, est devenu très bon aux agrès. Il a fait des compétitions organisées par la FSGT, fédération sportive contrôlée par le Parti communiste. Il a gagné des concours. Cette photo a été prise un jour où il avait remporté une coupe. Sacha pratiquait le sport par plaisir, sans doute. Mais il y avait autre chose dans sa volonté de développer sa carrure d'athlète, comme un goût de se régénérer, de faire oublier par le culte du corps conquérant l'image du juif chétif, binoclard, maladif, que véhiculait l'antisémitisme. Il était fier quand il arrivait premier devant les goys, comme il les appelait. Manière de montrer que les juifs étaient les meilleurs sur tous les terrains, même ceux de sport. Et puis, malgré notre inconscience juvénile, nous savions qu'un jour il faudrait se battre. La révolution était notre horizon et ce ne serait pas, selon la formule ressassée, un dîner de gala.

Paul Altberg tira de la boîte une carte qu'il me tendit. C'était une carte de membre du Yask. Sacha Altberg a le

numéro 437. Un tampon recouvre la photo d'identité. Sacha porte les cheveux courts, le regard est toujours aussi clair. Une adresse est inscrite : 156, rue de la Roquette, Paris XIe.

– C'est à cause de cette carte que mon frère a été arrêté. Un flic des Brigades spéciales a eu l'idée d'enquêter dans tous les lieux fréquentés avant-guerre par les jeunes juifs communistes : patronages, clubs sportifs, centres de loisirs. Ce flic, je l'ai su des années après la guerre, s'appelait Rodier.

–4–

27 JUIN 1942. PRÉFECTURE DE POLICE

Un homme portant un long imperméable clair et un feutre sombre avance d'un pas rapide dans la galerie ouest de la préfecture de police. Il tient un journal plié à la main dont on ne voit pas le titre. Chaque fois qu'il croise un de ses collègues, il répond au rituel « salut Rodier » par un simple mouvement du bras qui amène le bout du journal au niveau du chapeau. Parvenu à la hauteur du bureau 343, il s'arrête un instant, jette un coup d'œil par la vitre avant d'entrer. Dans la salle assez vaste, des hommes en bras de chemise sont assis à des bureaux. Certains sont appuyés sur les tables. Deux ou trois ont pris place sur les rebords des fenêtres. Tous tournent le dos à la porte et écoutent le commissaire Barrateau, qui dirige la BS2, tout particulièrement chargée de la MOI, main-d'œuvre immigrée. Au moment où Rodier entre dans la pièce, Barrateau s'interrompt, jette un regard ostensible sur la pendule, pousse un soupir. Rodier fait comme s'il n'avait rien remarqué. Il s'assied à son bureau, croise les jambes et déplie le journal qu'il tient à la main. C'est *Le Petit Parisien* du jour. Semblant

se désintéresser de ce qui se passe dans la pièce, Rodier commence sa lecture : « Les juifs ont voulu la guerre. La malfaisance de leur race a jeté le monde entier dans cet affreux conflit. Au regard de ce crime, les dernières mesures édictées paraissent bénignes. » Rodier, étonné par le silence, lève les yeux. Barrateau le fixe. Tous les inspecteurs le regardent, l'air goguenard.

Barrateau reprend :

– Comme d'habitude, Rodier se dispense d'écouter. Il sait déjà tout.

Les hommes s'esclaffent. Les murs de la salle sont gris, la peinture s'écaille. Un grand portrait de Pétain qui présente son profil de marbre voisine avec des avis de recherche, des affiches qui vantent le travail en Allemagne. Sur les tables, entre les machines à écrire, les formulaires, les dossiers, traînent les gazettes de la collaboration : *Le Pilori, L'Aube*. Barrateau réclame le silence :

– Mais comme, à vous, il faut répéter deux fois les mêmes choses pour espérer être compris, je reprends ce que je disais avant que l'inspecteur Rodier vienne lire son journal ici.

Avec le flegme étudié du gars qui se sait observé, Rodier replie son journal et prend la pose de l'auditeur attentif, le menton dans la main. Quelques sourires s'esquissent qui n'ont pas le temps de s'épanouir. Barrateau reprend d'une voix mielleuse :

– Je suis fier de vous. Notre brigade fait du bon boulot. On a arrêté pas mal de terroristes, pisté pas mal de youpins. En haut lieu, on suit notre boulot avec attention.

Barrateau s'interrompt. Son regard parcourt la salle. La dureté des yeux contraste avec le physique d'un gros bonhomme à l'allure négligée qui porte de grosses bretelles par-dessus sa chemise à rayures dont il a remonté les manches. Les inspecteurs attendent.

– Aujourd'hui, il faut passer la vitesse supérieure. Notre patron, M. Bousquet, est en train de négocier avec Oberg, le chef de la police allemande, la collaboration de la police française dans la chasse aux terroristes. Nous allons leur montrer que nous sommes aussi bons qu'eux. Mieux, nous devons prouver à la Gestapo que nous sommes indispensables. Les attentats se multiplient en région parisienne. Ce sont les judéo-bolchéviques de la MOI qui sont derrière.

D'un geste du pouce, Barrateau montre derrière lui une affiche qui dénonce le péril juif. Elle émane d'un Institut d'études des questions juives sis 21, rue de La Boétie. Un aigle est en train de dépecer une femme à terre qui crie : « Français, au secours ! »

Barrateau continue :

– Les Allemands réclament des résultats. Et moi, j'ai Bousquet sur le dos. Il faut renforcer la surveillance dans les quartiers juifs. Travaillez sur les rapports d'avant-guerre, fouillez dans les organisations de jeunesse, visitez les lieux, les quartiers. Utilisez le fichier juif. Il y a des entrées par rues, par professions, par ordre alphabétique. Servez-vous de ces fiches pour chasser les terroristes. Le gros du troupeau ne nous intéresse pas. Il faut bosser sur ceux qui nous emmerdent. Alors au boulot, messieurs, j'attends des résultats.

Barrateau se dirige vers la porte et, en passant devant Rodier, lui fait signe de le suivre. Les deux hommes sortent du bureau et marchent dans le couloir. Le contraste entre les deux silhouettes est frappant ; l'une, mince et élancée, respire l'élégance. L'autre, ramassée, massive, évoque un sanglier avant qu'il charge. Barrateau prend Rodier par le bras.

– Ce sont tous des pedzouilles. Ils sont incapables de reconnaître un juif sans lui faire baisser son froc. Ce n'est pas comme vous, Rodier.

Barrateau s'est arrêté de marcher. Il plante ses yeux bleus dans ceux de Rodier.

– Vous, vous avez du nez, Rodier ! Vous les sentez. Vous venez d'où pour avoir un flair aussi développé ?

– De Corrèze, commissaire.

Barrateau reprend sa marche.

– Vous êtes là depuis la création de la BS, Rodier ?

Rodier hoche la tête.

– Et avant, où étiez-vous ?

– Aux RG, patron. Je suis aux RG depuis 1934.

– Et aux RG vous bossiez déjà sur les cocos ?

Rodier prend son temps pour répondre. Il a sorti de la poche de son imperméable un paquet de gauloises. Il en prend une, remet le paquet dans sa poche sans en offrir à Barrateau.

– Vous ne fumez toujours pas ?

Il allume sa cigarette.

– J'ai été affecté au Parti communiste en 1939, au moment de son interdiction. Aux RG, ils avaient besoin

de renforts. Je suis devenu un spécialiste. J'ai des carnets remplis de notes dans mes placards.

– Il faut revoir vos dossiers, faire des listes, on va en avoir besoin avec ce qui se prépare.

Le commissaire s'est arrêté de marcher, il se penche vers Rodier :

– C'est pour bientôt.

Rodier prend l'air inspiré, acquiesce. Il reprend sa marche, fait quelques pas. Barrateau le hèle :

– Hé, Rodier, à l'avenir, ayez l'air de moins vous emmerder quand je parle à ces cons.

– Bien commissaire.

Rodier sourit et s'éloigne.

Je l'ai vu arriver de loin. Sa haute silhouette est apparue sur le quai, du côté du marché aux poissons. Le vent avait balayé les nuages et faisait grincer les haubans des voiliers. En février, le port de Sanary, débarrassé des hordes estivales, sommeille au soleil d'hiver. Les promène-couillons qui promettent des balades jusqu'aux calanques de Cassis ou vers l'île de Porquerolles attendent en vain le rare client.

Rodier portait un élégant blazer bleu sur un pantalon beige. Il avançait entre les étals de poissons, le nez en l'air. De la terrasse du Nautic, je le regardais venir. Malgré ses quatre-vingts ans et des poussières, il avait encore une allure juvénile, soulignée par sa minceur. Des Ray

Ban masquaient le visage, étroit sous le casque de cheveux blancs.

Depuis trois jours, j'observais son rituel : il arpentait le quai jusqu'au bout, revenait sur ses pas pour acheter chez le marchand de journaux *Var-Matin* avant de s'installer à la terrasse du *Nautic*. Il s'asseyait toujours à la même table, au bord du trottoir, et avant qu'il ait eu le temps de déplier son quotidien le garçon apportait un jus de tomate qu'il n'avait pas commandé. Ils échangeaient quelques phrases sans doute immuables sur le temps, l'éventuelle arrivée du mistral. Chaque jour, je me rapprochais un peu plus de sa table. Ce matin-là, le troisième donc, j'étais décidé à l'aborder. Mais que dire à ce vieil homme ? Vous vous souvenez de Sacha Altberg ? Rodier suçotait sa paille en feuilletant son journal sans que son œil s'arrêtât vraiment sur un article. Après cette lecture rapide, Rodier a replié le journal et l'a reposé sur la table.

– Je peux ? ai-je demandé poliment en tendant le bras vers le quotidien.

Notes/Rencontres Rodier/Sanary

Rodier n'a fait aucune objection lorsque je lui ai demandé un entretien. Je lui ai raconté que je préparais un film sur un groupe de policiers résistants de la préfecture de police, en 1942-1943 : j'avais besoin de son témoignage. J'avais trouvé son nom dans une plaquette éditée par une amicale de policiers où figurait une liste de médaillés de la Résistance. Rodier avait vu *Les Tueurs de l'aube*, mon deuxième film. Il avait aimé.